

# Une conservatrice progressiste : George Eliot et *Middlemarch*

C'est une petite ville des Midlands, avec sa couronne de collines où se perchent les manoirs de la gentry. À un moment historique très précis : l'histoire, avertit la romancière, se déroule « quand George IV régnait encore sur sa retraite de Windsor, quand le duc de Wellington était Premier ministre et Monsieur Vincy maire de l'antique municipalité de Middlemarch ». Et voilà qui suffit à montrer à quel point le roman de George Eliot mérite, ou ne mérite pas, le label de roman historique. Historique, il revendique de l'être, mais que la modeste magistrature de Monsieur Vincy puisse servir à dater l'ouvrage autant que le roi George IV et le duc de Wellington dit assez que le cœur du sujet sera la descente du politique vers le domestique. Les événements de l'histoire n'auront droit d'entrée dans le roman que pour la chique-naude qu'ils donnent aux destins individuels, vite amortie du reste par le train-train monotone du quotidien.

Tout commence donc en mars 1829 lorsque Robert Peel, ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de Wellington, cesse de s'opposer à la loi qui accorde aux catholiques anglais les droits politiques dont ils étaient jusqu'alors privés et leur ouvre l'accès au Parlement. Les péripéties qui suivent ce retournement scandent le roman. En 1830, cette « question catholique » est à l'origine de la chute de Wellington. La mort de George IV, la dissolution du Parlement, l'imminence des élections législatives, avec la perspective de voir se modifier l'équilibre des partis, puis le rejet du projet de réforme par la Chambre des Lords continuent jusqu'à la fin du roman non seulement à faire le fond de la rumeur de Middlemarch, mais à infléchir le parcours des principaux personnages.

La bourgade somnolente qui a si longtemps vécu sous l'empire de la coutume, avec pour toutes lumières, selon le commentaire sarcastique de l'auteur, celle des vers luisants,

devient le siège agité et perplexe d'aspirations politiques et sociales inédites. Les murs se couvrent d'affiches, de nouveaux journaux apparaissent. Des conservateurs se retrouvent on ne sait comment libéraux, et les libéraux conservateurs. Tel abonné de toujours d'un journal progressiste brusquement l'abandonne. Des profondeurs sociales montent sans cesse de nouveaux destins. Il y a des fortunes subites, des faillites, des résurrections. On voit désormais, chose inouïe, des gentlemen se présenter aux élections. Bien qu'ils ne possèdent pas de terres – circonstance jusque-là rédhibitoire –, des banquiers, des ingénieurs, des commerçants peuvent acquérir une place éminente à Middlemarch, et quand bien même ils auraient une prononciation vulgaire. Certains habitants commencent à confier leurs économies à la banque plutôt qu'au bas de laine. Les consciences se troublent. En voyant bouger les frontières, naguère si nettes, des rapports sociaux, chacun à Middlemarch, ville du milieu, se sent aussi au beau milieu du gué, entre un passé qui s'efface et un futur incertain.

Dans les paroisses campagnardes qui entourent Middlemarch et dans les salons lambrissés des manoirs, les incertitudes sont moins visibles. Le monde taiseux et indéchiffrable de la paysannerie vit toujours avec ses immuables usages, ses sentences, sa conviction que la règle de conduite la plus sage est de faire comme on a toujours fait. Pourtant, l'onde du changement vient désormais lécher des contrées «qui n'avaient jamais eu la moindre connaissance de l'âge de la raison et des droits de l'homme». Là où les vaches brouaient hier paisiblement, le chemin de fer vient d'éventrer les prés et de faire naître une opinion jusque-là indifférente à la réforme. Ici aussi, les clivages sociaux vacillent. Ici aussi on voit surgir des espèces nouvelles, presque monstrueuses aux yeux de la gentry : des fermiers sans propriétaires, par exemple, qui exploitent eux-mêmes leurs terres et qu'«on ne sait comment classer». Et quant aux cultivateurs à bail, théoriquement dépendants, les voici gagnés par l'irrespect, voire la révolte. Le florissant Brooke n'en revient pas de se faire menacer sur ses propres terres : «le roi» va, lui dit son fermier, brusquement méconnaissable, «mettre fin à tout ça». La distinction, jadis si nette, entre ville et campagne est elle-même ébranlée. Le même Brooke, dans son manoir de

Tipton, «commence» à inviter des gens de la ville, constate Madame Cadwallader, observatrice aiguë et malveillante des bouleversements en cours.

Le plus massif est aussi le moins visible : c'est l'éclipse d'un personnage qui dominait auparavant la scène. On continue bien à prononcer le nom de Dieu, mais il s'est absenté des consciences, et ne figure plus dans les discours que comme défenseur du monde tel qu'il est toujours allé : faire don de ses biens à une œuvre charitable est une extravagance, sévèrement jugée comme offensante pour la volonté du Tout-Puissant. La seule chose que le vieux Featherstone ait retenue de l'Église, c'est que «Dieu défend les terres». Ce n'est pourtant pas un motif suffisant pour qu'à son lit d'agonie il éprouve le besoin de recourir aux prêtres. Ceux-ci, respectables représentants du clergé anglican, sont très libéralement représentés dans le roman. Mais aucun d'eux ne semble avoir obéi à un appel d'en haut. Le révérend Cadwallader admet volontiers se vouer surtout à la pêche aux truites. Le bienveillant Farebrother, pasteur le plus honorable de Middlemarch, s'acquitte avec conscience de ses tâches, mais il sait que l'histoire naturelle était sa vraie destination et qu'il a manqué sa vie. Quant au recteur Casaubon qui, en robe pastorale noire, trône à l'église sur le siège le plus élevé, il ne s'intéresse qu'à une seule forme d'immortalité : celle qui, selon ses espérances, devrait être promise à l'œuvre érudite qu'il poursuit, consacrée à découvrir la clé capable de pénétrer toutes les mythologies à la fois.

Pasteurs sans foi donc. Comment leurs ouailles en auraient-elles ? Le maire de Middlemarch et sa femme ont consenti de lourds sacrifices pour permettre à leur fils Fred, charmant irresponsable, d'entrer dans les ordres malgré les signes trop évidents d'une vocation inexistante, et sans paraître imaginer une seule seconde que cette indifférence puisse constituer un obstacle. Le garçon lui-même n'envisage la carrière ecclésiastique que faute de trouver autre chose à faire. L'honnête régisseur Garth est le seul, dans tout le roman, qui, à la nouvelle d'un bienfait pour la famille, s'écrie spontanément : «Nous recevons un grand don de Dieu, Susan !» Garth ne s'en voue pas moins à l'adoration d'une divinité très terrestre, le travail bien fait ; et même si cet objectif peut passer pour une manière de réaliser ici-bas la

volonté de Dieu, il reste surtout aimanté vers le mieux-être des hommes et l'utilité sociale.

Dans cette communauté de Middlemarch privée de surplomb divin, un être pourtant, la figure féminine majeure de l'ouvrage, est une âme religieuse. Mais cette Dorothée ardente qui, dans son adolescence avait pu inquiéter l'entourage en s'agenouillant sur un sol de brique au chevet d'un journalier malade – acte inconsidéré dans une société protestante et qui sentirait presque son papisme – déclare « ne plus prier ou presque jamais ». Et elle tire elle-même la leçon que lui inspire la platitude prosaïque des sociétés modernes : « Puisque le temps des visions et des maîtres spirituels est révolu, puisque la prière élevait les aspirations, mais sans l'instruire, quelle autre lampe restait-il aux hommes que celle de la science ? » Voici le Dieu personnel délogé du ciel, rapatrié dans l'impersonnalité du progrès humain et remplacé par l'intelligence des phénomènes.

\*

La perspective des temps nouveaux s'incarne à Middlemarch dans les deux personnages principaux du roman. Et d'abord dans cette Dorothée qui, comme George Eliot elle-même, s'est détournée de la foi pour des raisons mal élucidées. C'est une orpheline, élevée dans une pension suisse, qui n'appartient que depuis peu au monde de Middlemarch. Elle n'est cependant pas une personne déplacée. Elle et sa sœur Célia vivent chez leur oncle Brooke : un propriétaire terrien, magistrat connu, pétri de bonnes intentions, d'idées confuses et de volontés erratiques. Ce qui rend Dorothée étrangère aux entours, c'est sa nature exaltée, son absence complète de frivolité et son ambition de donner un sens à sa vie. Avec les connaissances parcimonieuses qui lui ont été dispensées – nul ne l'a initiée à la musique, à la peinture, à la littérature – elle se sent condamnée à l'ennui élégant des femmes privilégiées. Par ailleurs, le spectacle des journaliers de son oncle – celui-ci, progressiste en paroles, renâcle aux améliorations du domaine – l'emplit du sentiment de l'injustice. Elle met d'abord son désir d'activité au service des paysans pour lesquels elle s'emploie à dessiner et à faire bâtir des maisonnettes plus agréables et plus saines. Puis elle se persuade

être destinée à faire le bonheur d'un pasteur du voisinage, un érudit vieillissant, ce Casaubon enlisé dans la rédaction d'un livre définitif. Sans doute cette orpheline est-elle à la recherche d'un père. Mais dans son union avec Casaubon elle voit aussi la chance de se délivrer des banalités de la vie mondaine et d'entrer dans de grandioses spéculations : ce serait, rêve-t-elle, comme «épouser Pascal».

Dorothée a son jumeau masculin dans la personne d'un jeune médecin, nouveau venu à Middlemarch. Lui aussi a des vues idéales, rêve d'une Amérique à découvrir dans les processus biologiques qui préparent obscurément «la joie et la souffrance des hommes». Mais sa vocation est moins brumeuse. Il a fait de fortes études, a connu Londres, Édimbourg, Paris. Lui aussi s'est cherché un père, en a trouvé plusieurs dans la personne de grands savants : il a fréquenté Broussais, emprunté à Bichat l'idée de l'organisme comme totalité. Ce Lydgate est l'homme d'une conviction, que le métier de guérir est le plus beau du monde et d'une passion intellectuelle, la recherche médicale ; pleinement conscient des sacrifices qu'elle exige, il se prépare joyeusement à une vie ascétique. Ainsi s'explique sa décision de s'établir à Middlemarch : choix héroïque car il faut résister à la tentation qui entraîne vers la société londonienne les mieux doués ; choix réfléchi car où les talents pourraient-ils être plus utiles que dans cette société routinière, où on vit encore dans l'ignorance – et la méfiance – du microscope, du stéthoscope et du scalpel ?

Les critiques de *Middlemarch* ont été nombreux à déplorer que la romancière n'ait pas souhaité joindre les destins de Dorothée et de Lydgate. Les jeunes gens, sans avoir lu forcément Stuart Mill, sont tous deux convaincus que le progrès consiste à s'affranchir de la coutume. Tous deux sont indifférents aux avantages que leur donne leur naissance, ne veulent être que les enfants de leurs œuvres. Tous deux auraient pu, auraient dû, unir leurs efforts, et du reste est née entre eux l'estime réciproque. Chez lui, même, une impression inoubliable laissée par la générosité de la jeune femme, «cri d'une âme à une autre». Mais le grand romancier est celui qui consent à décevoir l'attente sentimentale de ses lecteurs. Alors que la demoiselle choisit, comme on l'a vu, d'épouser le Pascal supposé, pédant stérile, le médecin épouse la fille

du maire, ravissante égoïste, incapable d'entrer en quelque manière dans les grandes vues de son mari. Deux mariages donc, deux sinistres contresens où pour l'un comme pour l'autre est contenue la défaite. D'autant plus amère que dans le monde démocratique chacun a théoriquement le pouvoir de choisir sa vie, qu'ils en sont l'un et l'autre convaincus et ne peuvent donc s'en prendre ni au malheur des temps ni à la force des choses.

Toute sympathique que soit la romancière à ses deux héros, elle ne cache pas qu'ils ont eu leur part dans la débâcle des rêves. Certes, les circonstances atténuantes ne manquent pas à Dorothée : l'orpheline cherchait un père ; l'écolière cherchait l'illumination de l'intelligence ; autour d'elle, par ailleurs, nul n'attendait rien des femmes, exclues des ambitions masculines ; et qui, dans son entourage masculin, aurait pu parler à l'innocente des réalités du mariage ? Mais Dorothée, tout en cédant à l'image chimérique de la science qu'elle prête à son vieux mari, cède aussi à l'image flatteuse qu'elle se fait d'elle-même, à la vanité d'avoir été distinguée par un homme supérieur, à l'impatience d'agir qui est dans sa nature, à la puérilité qui la condamne aux yeux de tant d'interprètes du roman, dont Frank Leavis lui-même<sup>1</sup>. La malheureuse ne tarde pas à découvrir que son époux, dont l'ambition est de proposer une interprétation unique de toutes les mythologies – ambition déjà dépassée par la critique allemande, mais bien accordée à une époque qui cultive le goût des synthèses définitives –, est beaucoup moins habité par le désir de la vérité que par celui de confondre les collègues érudits ; ceux-ci lui ont déjà infligé l'humiliation de féroces notes de bas de pages. Elle découvre plus grave : que de lui ne viendront jamais les éclaircissements et les vastes horizons qu'elle avait espérés. Quand pendant leur voyage de noces à Rome – sur lequel on ne saura rien, mais qui à l'évidence, n'a comporté ni la joie des corps ni la rencontre des esprits –, elle a cherché à savoir si une œuvre plaisait, ou non, à son mari, elle s'est entendu répondre que l'œuvre en question « passait généralement pour belle ». Incapable d'une vraie émotion, réfugié derrière l'opinion moyenne, déçu lui-même des féli-

---

1. F. R. Leavis, *The Great Tradition. George Eliot, Henry James, Joseph Conrad*, Londres, Chatto & Windus, 1948.

cités que promet «généralement» le mariage, le vieux mari donne bientôt à la créature ailée le soupçon de s'être engagée. Significativement, les méditations de Dorothee s'emplissent de corridors, de recoins, d'escaliers en colimaçons et de labyrinthes sans issue.

À Lydgate aussi le mariage calamiteux est promis. Lui sans doute n'avait pas sur le mariage les illusions héroïques de Dorothee. Il n'en attendait pas l'exploration d'un continent inconnu, mais la jouissance tranquille d'un canton fleuri, où se reposer de l'absolutisme de la recherche. Son échec n'en est pas moins lourd. C'est que Lydgate n'a de pénétration que dans le domaine des idées : pour tout le reste, l'aventurier intellectuel est aussi conformiste qu'un natif de Middlemarch. Il reste sourd aux avertissements du bon Farebrother qui tâche de le prémunir contre l'accueil prévisible de la bourgade. À une femme, il ne demandait que les connaissances ordinairement requises d'une épouse, «et pas un iota de plus», et voilà qui le rend aveugle à la féroce sécheresse, cachée sous des formes gracieuses, de son épouse Rosamond : celle-ci s'emploie bientôt à l'enfermer dans le cauchemar des dettes, des saisies, des factures impayées du boucher et du tapissier. C'est sur ce fond prosaïque et sordide que se détache la vraie tragédie de Lydgate, enchaîné à un être devenu pour lui très vite un étranger.

Impossible donc d'exonérer Lydgate et Dorothee de leurs erreurs. Toutefois, dans cette défaite des grandes aspirations, la compacité de Middlemarch a compté plus encore. Peu de romans donnent autant que celui-ci le sentiment d'un triomphe du groupe sur l'individu isolé, qui n'a d'existence que pris dans le réseau dense des commentaires et des regards croisés. Nul ici n'échappe à la guette suspicieuse où la province trouve un remède contre l'ennui, à la rumeur qui court, tressant les commérages de l'aubergiste, du barbier, du coroner, des médecins installés, abrités sous l'autorité de la tradition ; le passé occupe et intoxique le présent sous la forme des «grains durs de l'habitude». La vie politique a beau, dans le bref intervalle temporel du roman, prendre l'allure d'une gigue qui voit se succéder à vive allure une Chambre puis une autre, un roi George, puis un autre George, puis un autre roi encore sous un nouveau nom, la sagesse de Middlemarch tient toute nouveauté pour damnable. Le chemin de

fer éventre les haies du bocage, mais les propriétaires annoncent que les vaches vont y perdre leurs veaux, les femmes qu'elles ne se risqueront pas à y monter – allez savoir quels effets sur la santé – et tout le monde convient que s'il est loisible de faire des trous dans les prés, au moins que ce soit dans ceux d'à côté.

L'ennemi commun de Dorothee et de Lydgate a pour nom l'ankylose du vieux monde. Plus le sentiment d'un changement imminent progresse, et plus vigoureusement s'affirme l'attachement aux usages. Ce qui à Middelmarch fait une «bonne famille» est toujours intact dans les cervelles : il est essentiel, en remontant dans son passé, de n'y trouver personne ayant ficelé des paquets. Un abîme social continue de séparer ceux qui chassent à courre et ceux qui doivent se contenter de lapins et de lièvres. La possession de terres continue à être le critère du jugement moral. Et voilà qui contribue puissamment à expliquer que peu de gens trouvent extravagant le mariage de la resplendissante Dorothee avec un presque vieillard : la catastrophe sexuelle que laisse présager cette union n'est évoquée que par la bonne langue de Madame Cadwallader ; et l'oncle Brooke, qui devrait servir de père à la jeune fille, apaise vite ses propres réticences en songeant à la situation de fortune du futur marié. Une loi non écrite veut que s'il arrive désormais aux manufacturiers d'être conviés aux dîners de la gentry, c'est sans leurs femmes et leurs filles. Et l'excellent Farebrother lui-même, capable de voir une «grande dame» dans Madame Garth, la femme du régisseur, qui, chose horrible, s'est vue obligée de travailler, passe de préférence ses soirées chez la femme du maire : très loin d'être une grande dame, celle-ci ; mais pourvue d'une porcelaine raffinée et d'une table de whist. L'opinion commune emplît les pages du roman comme elle fait bourdonner les tavernes, les rues et les salons. Elle tient, pêle-mêle, que l'avarice est une qualité précieuse dans les familles, que les jeunes filles n'entendent rien à l'économie politique, et que la vieille médecine ayant fait des Anglais ce qu'ils sont, il n'est pas opportun d'en changer.

Telle est la pression anonyme et indirecte qui s'exerce sur ceux qui choisissent de s'écarter du chemin. Mais il y a aussi la pression directe des hérauts de la tradition : les dames de la bonne société veillent à la conservation des



manières, détestent les sociétés mélangées, se désolent de voir s'obscurcir la distinction des rangs, autrefois si claire. « Dans ma jeunesse, dit la vieille mère du pasteur, un anglican était un anglican, et les membres du clergé des gentlemen »; tout ce monde provincial, bien qu'ébranlé ou plus justement parce qu'il l'est, ne sait comment interpréter les vocations individuelles et choisit de les contrecarrer. On tient compte d'abord à Dorothée d'être une demoiselle Brooke qui a droit, aux assises du comté, de s'asseoir auprès des dames de l'aristocratie, mais c'est pour mieux la condamner. On invite d'abord Lydgate, en dépit de la profession subalterne qu'il a choisie, parce qu'il vient d'une famille de propriétaires terriens. Mais on ne peut lui pardonner de « s'être réchauffé auprès des théories sociales des Français » et voici tous les médecins de Middlemarch, partisans des saignées héroïques et des interminables listes de drogues, ligüés contre un homme qui observe beaucoup, prescrit peu et use de nouveaux moyens d'investigation qui ne sont pas loin de le faire passer pour un dépeceur.

Tout ici conspire donc à alourdir la pesée des morts sur les vivants et nul ne le dit mieux que Farebrother : « Vous avez contre vous, dit-il à Lydgate, non seulement le vieil Adam qui est en vous, mais aussi tous les descendants du vieil Adam qui forment la société environnante. » Qui plus est, ces descendants sont si imbus de leurs prérogatives qu'ils s'entendent à faire sentir leur poids, par-delà la mort, à leurs propres descendants. Que d'histoires d'héritage à Middlemarch ! Pendant un temps, toute la communauté est occupée par le drame qui se joue autour du lit d'agonie du vieux et riche Featherstone. Les choix successifs et pervers du vieil homme, qui s'enchantent à l'avance des furieuses déceptions de son avide parentèle, sont lourds de conséquences ; immédiates pour le jeune Fred Vincy, le fils du maire et sa bonne amie Mary Garth, contraints de retarder leur mariage ; lointaines pour beaucoup d'autres. Dorothée, dès le premier chapitre, est campée en héritière, déjà pourvue par ses parents, et avec l'espérance d'hériter, s'il lui vient un fils, de son oncle Brooke. Mais cet héritage, en balance jusqu'à la fin du livre, alimente les spéculations. Car un autre testament est venu brouiller le paysage. Casaubon mort, la jeune veuve découvre qu'à ses dispositions initiales son mari a ajouté

un scandaleux codicille : elle aura tout, sauf au cas où elle épouserait en secondes noces un petit cousin du mari, qui a éveillé la jalousie de celui-ci, ultime barrière opposée par le mort au désir des vivants. Et ce Ladislaw, précisément, est un personnage déshérité, victime d'une double et mystérieuse spoliation, dont l'élucidation relance, après la mort de Casaubon, toute l'intrigue.

\*

Il est temps d'en venir à cette figure insolite, qui fait son apparition dans le parc de Casaubon le matin où Dorothée, jeune fiancée, fait la visite de son futur domaine. Il y a là un jeune homme, carnet de croquis à la main, occupé à dessiner l'if qui fait la gloire du jardin. Le fils du vicaire ? Un jardinier ? Une apparition charmante en tout cas, boucles claires, grâce des gestes, charme juvénile, vrai coup de soleil dans la grise matinée de novembre. Renseignements pris, il s'avère qu'il s'agit d'un petit cousin du futur marié, fort incertain encore de sa vocation, suspect d'indolence aux yeux de son parent, qui se fait un devoir cependant de lui procurer une éducation universitaire. Sur cette figure légère, les sourcilleux critiques de Middlemarch, tels Henry James et Virginia Woolf, ont exercé leur ironie : le personnage le moins convaincant du roman, à leurs yeux, bulle de savon parmi des êtres lourdement plantés dans la terre provinciale. Et pour lequel on ne comprend ni l'élan de sympathie qu'il fait naître chez Dorothée, ni l'importance qu'il prend dans l'intrigue du roman.

Il me semble pourtant que, contrairement à ce qui a été beaucoup écrit, ce Ladislaw a tout pour retenir l'attention de la jeune femme. Le charme physique, d'abord, en contraste cruel avec la pâleur mortelle et les verrues poilues de Casaubon. Le sens, aussi d'une certaine gratuité de l'existence : Will Ladislaw est le seul personnage du roman à s'intéresser à l'être plus qu'au faire ; ce qui justifie son vagabondage à travers des disciplines diverses, destiné à bien comprendre ce qu'il est avant de faire un choix ; étranger donc à la religion de l'utilité et de l'acquisition qui est celle de Middlemarch. Sa séduction tient encore à un trait étrange, très peu souligné par ses détracteurs : il a gardé un esprit d'enfance, et on le voit marcher entouré d'une troupe cocasse de gamins dépenaillés,

avec lesquels il improvise des spectacles de marionnettes et des pique-niques dans la forêt. De l'enfance, il a encore gardé l'habitude, dans les maisons amies, de s'étendre sur le tapis devant la cheminée tout en poursuivant la conversation. Ces extravagances ne sont pas loin, à Middlemarch, d'annoncer des mœurs relâchées. Mais elles donnent aussi à Dorotheë, si endurcie dans l'héroïsme du devoir, le sentiment qu'il n'y a rien de recommandable dans le martyre pour le martyre, que le monde n'a pas seulement besoin d'être changé, mais aussi regardé, goûté, béni. Rome, où le hasard du voyage de noces des époux Casaubon réunit furtivement les deux jeunes gens est le lieu même où dispenser cette leçon hédoniste : « La vraie piété, dit le garçon, consiste à jouir des choses. »

Aphorisme inconnu à Middlemarch. Ce Ladislaw exotique, ne fût-ce que par son patronyme, et qui a couru l'Europe, apparemment si étranger à la bourgade, se révèle pourtant doublement, et mystérieusement lié à elle ; et voilà qui transforme chemin faisant le roman social en thriller. Car il se trouve qu'en ligne paternelle, ce Ladislaw est un petit-cousin du Casaubon qui finance ses études : une générosité qui camoufle en réalité une injustice, car il est le petit-fils d'une Julia déshéritée par sa famille pour s'être unie à un Polonais sans le sou, artiste de surcroît, et dont les biens sont donc venus enrichir Casaubon ; sans doute pas illégalement, mais la vraie morale se moque de la morale selon le droit. Par ailleurs – Will n'a décidément pas eu de chance avec ses grand-mères –, il est aussi, en ligne maternelle cette fois, le petit-fils d'une Madame Dunkirk, remariée à un Londonien devenu une éminence de Middlemarch, le banquier Bulstrode. Il s'agit d'une forte figure du roman, la seule à qui on puisse prêter une vocation religieuse. L'homme a commencé dans sa jeunesse par prêcher pour une église dissidente, tout en trempant dans des trafics douteux. Quand il s'installe à Middlemarch, il a rejoint l'Église d'Angleterre, blanchi l'argent frauduleusement gagné, est devenu bienfaiteur d'œuvres charitables, et s'emploie, rigoriste exalté comme devant, à ramener au bien l'âme du prochain ; quant à son âme à lui, il se convainc que le succès de ses affaires – qui ne peut être que voulu par Dieu – constitue une preuve suffisante de l'élection divine. Or on apprend que ce personnage s'est, durant son premier mariage, ingénié à cacher à sa

femme que sa fille Sarah, née d'un premier lit, vivait encore. Perfidie calculée, qui a brisé le cœur de la mère et opportunément doublé le patrimoine de Bulstrode. Mais aussi, car cette Sarah était la mère de Will, subtilisé l'héritage de celui-ci.

La figure poétique du roman a donc été doublement victime de la prose de l'argent. Mais cette circonstance désolante donne du mouvement à l'intrigue et décide du destin des deux personnages principaux. Car c'est la découverte par Dorothee de l'injustice faite à Will par son mari qui éveille d'abord sa compassion pour le jeune homme et lui inspire l'idée de plaider une réparation auprès de son mari. C'est la mauvaise humeur que donne à Casaubon cette initiative qui l'amène à modifier son testament pour faire obstacle à un éventuel remariage de Dorothee avec le petit-cousin détesté. Et c'est la découverte de ce codicille infamant pour l'un et l'autre, immédiatement connu et commenté par tout Middlemarch, qui contrarie et retarde l'union des deux jeunes gens. Mais en même temps la permet : pour Dorothee, le soupçon distillé par le codicille donne son nom, et en conséquence, sa réalité, à un sentiment qu'elle tremblait de reconnaître. La volonté de Casaubon de tenir, par-delà la mort, la vie de Dorothee sous son étreinte glaciale a donc produit ironiquement l'effet inverse : Dorothee épouse Will, renonce joyeusement à l'argent et tous deux disent adieu à Middlemarch.

Pour Lydgate les choses tournent tout autrement. Lui aussi pourtant est une victime indirecte du détournement d'héritage de Bulstrode dont il est devenu l'associé dans les projets du nouvel hôpital. Vient alors de surgir dans la ville un lointain témoin du passé, décidé à faire argent des informations qu'il détient sur les activités frauduleuses du pieux banquier. Celui-ci s'affole de voir découverte sa forfaiture, qu'il aggrave en laissant mourir le maître chanteur. Il propose donc à Lydgate, qu'il soupçonne d'avoir trouvé cette mort suspecte, de quoi échapper à ses dettes les plus criantes. Lydgate, au bord de la ruine, accepte, mais cette faiblesse a pour conséquence de l'entraîner dans la chute infamante de Bulstrode. Pour lui aussi, c'est un adieu à Middlemarch. Pis encore, un adieu aux beautés de la recherche médicale.

Les lecteurs de *Middlemarch* ont souvent trouvé le roman, et son finale en particulier, fort déprimant. Bernard Shaw disait chercher en vain dans l'œuvre un brin d'espoir. Il y voyait régner un déterminisme implacable avec, en guise d'êtres humains, des boules de billard. Beaucoup de critiques en ont voulu à la romancière d'avoir condamné à la médiocrité les figures les plus mobiles, les plus rayonnantes de l'ouvrage ; d'avoir, dans un livre consacré aux aspirations d'une vie renouvelée, entériné la force du passé, la victoire de l'habitude. Une retombée d'autant plus inattendue que l'auteur, par ses lectures, ses amitiés comtistes, ses choix, sa vie si peu conventionnelle, son courage, se tient elle-même, sans doute possible, du côté du changement. Sur cette improbable baisse de tension à la fin de l'ouvrage, la critique marxiste a brodé : comment comprendre qu'une femme si enthousiaste des transformations de la société ait montré une si faible confiance dans les moyens mis en œuvre ? À ce reproche, comme on pouvait s'y attendre, la critique féministe a ajouté sa cantilène particulière. À l'en croire, George Eliot n'aurait su imaginer pour les femmes d'autres accomplissements que le mariage et renâclé à leur accorder la liberté qu'elle s'est octroyée pour son compte personnel. Elle-même a mis dans la bouche de Dorothée le constat que sa vie aurait pu être moins imparfaite. Bref, *Middlemarch* est le roman de la frustration.

Mais c'est mal le lire, et pour bien des raisons. D'abord, si le livre raconte, en effet, deux défaites jumelles, elles ne sont nullement équivalentes. Le sort promis à Lydgate, à l'évidence, est de nature à serrer le cœur de tous ceux qui se sont pris de sympathie pour ce personnage athlétique et enthousiaste. L'ironie veut qu'il l'ait lui-même anticipé, au début du roman, en évoquant le désolant parcours d'un camarade d'études qui a abandonné ses rêves de communauté pythagoricienne pour exercer la médecine dans une ville d'eaux allemande et s'enrichir ; et tel est exactement le destin qui l'attend, aggravé par la chaîne d'un mariage sans confiance réciproque. Mais on ne saurait décrire dans les mêmes termes le destin de Dorothée. Sans doute renonce-t-elle à ses grands desseins, abandonne la colonie modèle du Yorkshire dont elle avait rêvé. Elle suit Will à Londres, le seconde dans ses travaux, élève ses enfants, et rien ne vient altérer la

confiance réciproque des deux époux. Dans ce résumé, rien du tragique dévolu au pauvre Lydgate. Mais sa banalité incite pourtant les grincheux à soutenir que dans le choix de son second mari Dorothee n'a guère été plus judicieuse que dans le choix du premier.

Une conclusion difficilement acceptable, car on ne quitte pas Dorothee comme on quitte Lydgate, avec un sentiment de dérélition. Il y a défaite et défaite, elles ne sont pas toutes uniment vécues, et de certaines on peut faire un tremplin. En quoi George Eliot se montre vraie romancière, moins friande de généralisations que de cas particuliers. À certains de ses héros, elle accorde donc une seconde naissance. C'est le cas pour Dorothee, non il est vrai sans sacrifices. C'est le cas pour Caleb Garth, le régisseur, qui a fait faillite, mais s'est reconstruit : en acceptant de reconnaître sans barguigner ses propres torts et la force des circonstances ; en travaillant à infléchir celles-ci, ce qui suppose patience et longueur de temps ; en s'appuyant sur une famille inconditionnellement unie. On dira que le portrait des Garth est latéral au livre. Mais rien n'est latéral dans un roman aussi minutieusement tressé que *Middlemarch*, où il n'est pas de décision individuelle qui n'ait son prolongement dans la vie des autres. Par ailleurs, la peinture des Garth – comme celle de la seconde vie de Dorothee –, sont essentielles à faire comprendre que le roman parle d'autre chose que de frustration.

Car on peut le lire comme un plaidoyer pour la beauté des vies ordinaires, comme le montre une merveilleuse page du livre, dont Henry James se souviendra. Dorothee vient d'être témoin, entre Rosamond, la femme de Lydgate, et Will Ladislaw, d'une scène – visages penchés l'un vers l'autre, mains nouées – où elle croit lire l'amour des comparses, et donc la trahison de Will. Après une nuit épuisante passée entre larmes, colère, chagrin, désillusion, où elle découvre à la fois la réalité et la perte de son amour pour Will, elle ouvre, le matin venu, les rideaux de sa chambre. C'est pour poser les yeux, au-delà des grilles du parc, sur une campagne paisible où cheminent un homme courbé sous un ballot, une femme portant son enfant, et plus loin, sans doute, un berger et son chien : « Elle prit conscience de l'immensité du monde et de l'éveil multiforme des hommes au labeur et à la peine.

Elle faisait partie de cette vie involontaire et palpitante et ne pouvait donc ni la contempler en simple spectatrice du fond de sa retraite luxueuse ni se cacher les yeux en se plaignant égoïstement. » La vie ordinaire existe ; la substance humaine se recompose après la souffrance et autour de la souffrance ; les autres existent, et pour eux il reste toujours quelque chose à faire, qui dépasse, et possiblement guérit, la douleur personnelle : telle est la leçon que délivre la méditation de Dorothée.

Romancière du singulier, George Eliot suggère que les vies ordinaires sont loin de se valoir toutes. Celle que mène Célia, la sœur de Dorothée, entre son brave baronnet de mari, son bébé, ses domestiques et son domaine, doit tout à la répétition, ne comporte rien de plus – encore n'est-ce pas rien – que les vieilles valeurs de la continuité familiale. Celle de Mary Garth, la fille du régisseur, élevée dans la conviction pragmatique qu'il est vain de nourrir des espoirs déraisonnables, tant les choses risquent peu de s'arranger au mieux de sa satisfaction personnelle, est plus ordinaire encore au sens social du terme. Mais elle l'est beaucoup moins dans la mesure où Mary fait du lot modeste qui lui est imparti – le monde étroit de Middlemarch, les soucis de la ferme, un mari nonchalant –, une œuvre à parfaire, où entrent le sens de la dette, la volonté, la persévérance et l'humour. Quant à Dorothée, sortie, elle, du monde provincial, elle a dû laisser derrière elle ses rêves d'un monde utopien. Mais ce n'est pas rien de vivre avec qui on aime et de partager ses travaux utiles : car une des surprises que réserve le roman est de retrouver Will, créature dansante, à Londres, sous la forme d'un consciencieux député whig à la chambre des Communes.

Vies ordinaires, celles de Mary et de Dorothée ? Certes, si on admet qu'elles ne laissent pas dans l'histoire de traces visibles (si ce n'est pour Mary, un livre à l'usage des enfants, modeste adaptation de Plutarque). Mais les vies valent aussi par le sillage invisible qu'elles laissent, et le roman est plein de ces actions silencieuses qui infléchissent heureusement le cours des existences : le renoncement du pasteur Farebrother à l'amour de Mary, la bienveillance de Caleb pour Fred, la compassion de Dorothée pour Rosemond. La romancière le dit explicitement. Elle convient volontiers que la platitude démocratique ne peut faire éclore la grandeur d'antan.

Dorothée ne peut être ni une Thérèse ni une Antigone. Mais pour n'être pas visible, l'influence de sa généreuse nature sur son entourage n'en a pas moins été précieuse. Vérité si essentielle à la romancière qu'elle en fait, à propos de Dorothée, précisément, la dernière phrase du livre : « Si les choses vont moins mal qu'elles le pourraient pour vous et moi, on le doit au nombre d'êtres qui mènent fidèlement des vies cachées avant de reposer dans des tombes délaissées. »

Pour que ces vies ordinaires, toutefois, puissent avoir du prix pour tous, il faut quelques ingrédients, fort peu ordinaires ceux-ci, et que le roman d'Eliot permet d'identifier : le sens de la dette contractée auprès des morts, la loyauté à l'égard du temps qui a coulé, la conviction qu'il n'y a ni amour ni amitié sans une mémoire longue, bref une forme de piété naturelle pour le passé. Dans l'amour de Fred et de Mary – on les retrouve à leur fenêtre dans le finale du roman, désormais chenus – brille toujours le souvenir du jour lointain où, encore marmots, le premier a passé au doigt de la seconde un anneau de parapluie. Pour l'un comme pour l'autre, le déni de ces fiançailles enfantines serait dévastateur : se séparer serait « voir se modifier tous les lieux d'autrefois et changer les noms de toutes choses ».

La fidélité entre donc nécessairement dans une vie réussie, avec son corollaire de confiance réciproque – sans laquelle, la romancière y insiste, chacun serait désespérément seul, la méfiance étant l'autre nom de la solitude. Indispensable aussi, la cohérence de l'existence : pour Mary comme pour Dorothée, l'amour juvénile a été prolongé, soutenu, irrigué par l'amitié, l'estime, la conversation continuée et les projets partagés. C'est dire que la fidélité ne découle pas tout uniment de la mémoire, mais se travaille : « Quand de tendres sentiments se sont accumulés tout au long de notre vie, l'idée que nous puissions accepter d'en changer paraît abaisser le prix de notre existence. Or, nous pouvons toujours monter la garde devant nos sentiments et notre constance. » Cet appel à la vigilance dit assez que la volonté individuelle et l'intelligence ont leur mot à dire dans l'accomplissement des vies et que la fidélité ne doit pas s'entendre comme la réception passive d'un héritage. Certes, dans le monde de Middlemarch, on ne peut pas vivre en ignorant les morts. Mais il faut aussi pouvoir s'en libérer (ce que font



Dorothée en méprisant l'héritage de Casaubon, Will en refusant les largesses de Bulstrode, et même Fred en contrariant la tradition familiale). Et, au cas où on recueille leurs leçons, il faut les cultiver prudemment, avec le discernement du jardinier qui sauve le bois vert, et élague précautionneusement le bois sec.

Tout pour la romancière vient donc se résoudre dans une compréhension du temps qui doit beaucoup moins à Auguste Comte qu'à Burke. À celui-ci on doit l'idée que les institutions qui durent s'affinent progressivement pour réaliser un meilleur accommodement avec les besoins humains. Burke enseigne à tenir ensemble le vieux modèle et l'ancien, en élaborant des compromis, en ménageant une transition qui demande du temps pour être mise en œuvre. Et ici s'éclaire le choix, apparemment si incongru, d'avoir fait de Will Ladislav un député whig. Au cours du roman, Will a eu l'occasion de développer ses vues politiques dans une conversation avec Lydgate. L'impatient médecin dit son aversion pour les demi-mesures, son agacement d'avoir à travailler avec des hommes imparfaits. Will lui objecte victorieusement que s'il faut attendre de voir naître des êtres irréprochables avant d'entreprendre une réforme, on risque de devoir patienter longtemps. Force est bien de faire avec ce qu'on a sous la main, de procéder par petites touches, évidemment imparfaites, et pourtant essentielles au mieux-être des hommes. Le dernier mot dans la discussion revient à Will, autant dire au partisan du régime parlementaire, des aménagements partiels, des petits pas et des compromis.

La tension que tout le livre installe entre l'attachement au passé et la vision du futur est donc résolue dans la personne de Will, philosophe libéral du bonheur individuel, et figure moins légère qu'on n'a dit. Le roman ne montre aucune tendresse pour l'idée du changement révolutionnaire, en dépit du coup de chapeau donné – par Brooke il est vrai, coutumier des propos irresponsables – aux Français, «qui vont plus vite que nous», et qui viennent (on est en 1830) de faire une révolution de plus. Mais dans l'étoffe drue et tissée serré, quasi immémoriale, de Middlemarch, dans la longue sédimentation des usages et des attachements, l'idée de table rase paraît proprement extravagante, comme le serait celle d'homme nouveau et de bouleversement radical. L'espoir

d'améliorer la société, toutefois, n'a nullement disparu. La dimension sacrale du temps est toujours l'avenir. C'est lui qui s'incarne dans les figures majeures du livre, c'est lui qui retient d'interpréter *Middlemarch* comme un roman déprimant. Quant à la romancière, elle incarne un type humain que les Français ont le plus grand mal à admirer et même, à concevoir : une conservatrice progressiste.

Mona OZOUF